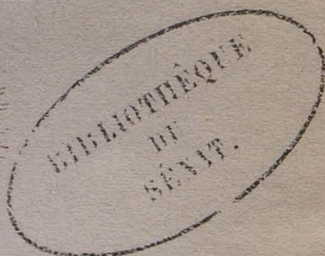
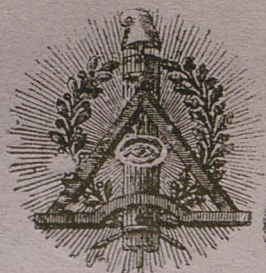


*Cote 576*

*16*

# THEATRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

ou





REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ



LES BRIGANDS  
DE  
LA VENDÉE,  
OPÉRA-VAUDEVILLE

EN DEUX ACTES, MÊLÉ DE COMBATS  
ET INCENDIE.

*Représenté au Théâtre des VARIÉTÉS  
AMUSANTES, Boulevard du Temple,  
ci-devant ÉLÈVES DE L'OPÉRA, le 3  
octobre 1793, l'an 2<sup>me</sup>. de la Répu-  
blique.*

PAR LE C. BOÛLLAULT.

Prix, 1 liv. 5 sols.

A PARIS,

Chez la Citoyenne TOUBON, Libraire, sous les  
Galeries du Théâtre de la République, à côté du  
passage vitré.

1793.





---

## P E R S O N N A G E S .

SIMON, père de Louise et Georgette.

GRÉGOIRE, père de Jacques.

LE FRANC, Volontaire.

JULIEN, amant de Georgette.

JACQUES, amant de Louise.

UN VOLONTAIRE.

NICOLE, femme de Grégoire.

GEORGETTE, } filles de Simon.

LOUISE, }

PAYSANS.

BRIGANDS.

CHEF DES BRIGANDS.

*La Scène se passe dans un village voisin  
du bourg de S. Laurent de la Salle.*

*Nota.* Le Citoyen BOULLAULT donne avis à tous les Directeurs de Spectacles, que la Citoyenne TOUBON est exclusivement propriétaire et du droit d'imprimer, et de celui de laisser jouer *Les Brigands de la Vendée* sur tous les Théâtres de la République. L'acte de son droit de propriété est déposé chez le Citoyen AVARE, Notaire, *rue de Richelieu, N<sup>o</sup> 904.*

Ce 4 octobre 1793.

BOULLAULT.





LES BRIGANDS  
DE  
LA VENDEE,  
OPÉRA-VAUDEVILLE.

---

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGETTE ET LOUISE *assises sur un banc de gazon près de leur maison; l'une file, et l'autre coud.*

GEORGETTE.

QUE j'sommes malheureux, ma pauvre Louise ! je n'avons pas un moment de repos avec ces Brigands. Graces au ciel, ils n'ont pas encore mis l'pied dans not' village, mais ils n'en sont pas ben éloignés.

LOUISE.

Dis donc, Georgette, pourquoi nous en veulent-ils, à nous qui n'en voulons à parsonne ?

A quel



G E O R G E T T E .

C'est parce que not' liberté les offusque, et qu'ils aimerient ben à voir revenir l'ancien régime.

L O U I S E .

C'est-à-dire, qu'i' voudriont nous rebailler les seigneurs d'autrefois, avec leüs procureurs-fiscals, qui ne cherchiont qu'à nous ruiner, et leüs chiens de chasse, qui détruisiont nos moissons, sans que je pussissions nous plaindre. Ah ben, j' serions joliment renichés ! I' nous ont fait ben du mal, mais, ma fine, i' nous en feriont encore ben davantage ! faut espérer qu'i' n' seront pas les plus forts.

G E O R G E T T E .

En attendant, i' pillont et saccageont tous les vil-  
lages par où-ce qu'i' passent.

L O U I S E .

Pourvu que je n' tombions pas dans leüs mains ?

G E O R G E T T E .

Quand j' pensons à mon père et à Julien, ça nous baille furieusement de l'inquiétude ; car i' faudra ben qu'i' marchiont comme les autes, pour secourir nos voisins. Ce sont nos frères, nos amis ; je n' pouvons les laisser sans leü bailler un coup d' main. Ah ! tout ça me chagraine ben !

*Air du vaudeville de la belle Fermière.*

Chaque instant, ma chère sœur,  
Pour Julien et mon cher père,  
Des brigands j' crains la fureur,  
Ainsi qu' la rage sanguinaire.  
Hélas ! sans nullé pitié,  
Et la moindre humanité,  
Ils égorgent avec cruauté  
Leur semblable et leur frère.  
Ah ! que je tremble pour mon père !

( bis )



L O U I S E.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! que j' sommes donc à plaindre ! Va , ma sœur , tu n'es pas la seule à qui ça baille du souci ! Mon père n'est pas le seul aussi pour qui j' tremble : eh ! c'est ben naturel ; car....

*Même air.*

Car aussi , ma chère sœur ,  
J'avons un cœur sensible et tendre.  
Par l'amour , le vrai bonheur ,  
Aisément il s'est laissé prendre ,  
Ça ne doit pas vous étonner.  
Je n'ons fait qu' vous imiter.  
Ah ! n'allez pas nous condamner  
De ce qu'il sut me plaire...

( *Après une pause , où elle paraît embarrassée.* )

Ma sœur , vous aimiez la première.

( *bis* )

G E O R G E T T E.

Eh ! pourquoi veux-tu que j'condamnions un sentiment qui se trouve gravé dans not' cœur ? Tiens , j' allons te raconter ce qu'en pensait ma mère.

*Air : Je brûle de voir ce château.*

L'amour est un besoin pour nous ,  
Disait souvent ma mère.  
Les feux les plus vifs , les plus doux  
Preennent sous la chaumière.  
C'est là qu'on aime sans détour ;  
Car à la ville comme à la cour ,  
Avec leur science et leur finesse }  
Ils ne connurent point tendresse. }

( *bis* )( *bis* )

L O U I S E.

M'est avis qu' ma mère était ben savante , pour conter de la sorte !

G E O R G E T T E.

Oh ! c'était eune femme qui en savait long ! all' avait



ben d' l'expérience, va! Mais dis-moi donc quel est stila qui li a baillé dans l'œil?

L O U I S E.

Oh! dame, c'est not' secret : si j' te l' disions, t'en saurais tout autant qu' nous. C' n'est pas l'embarras, celui qu' j'aimons en vaut ben la peine : mais, malheureusement, i' n'est pas riche.

G E O R G E T T E.

Et quoique ça fait, ma Louise? Aux champs, ce n'est pas la fortune que j'aimons.

L O U I S E.

Stapendant, j' desirerions qu'il en eût tant seulement un petit brin : ça n' nous ferait pas d' tort. Tiens, écoute, Georgette.

Air : *J'ai souvent juré d'être fidelle.*

On dit toujours, ça pentêtre croyable,  
Que la fortune ne fait point le bonheur.  
Mais nous, j'disons, et c'est ben véritable,  
Que l'amour sans fortune a ben peu d' douceur.

G E O R G E T T E.

Queû langage! je n' t'arions jamais cru si intéressée!

L O U I S E.

Eh mais, je ne le dis qu'à cause du pauvre Jacques.

G E O R G E T T E.

Ah! c'est Jacques pour qui ton cœur soupire?

L O U I S E.

Pisque son nom m'est échappé, je n' te l' nierons pas ; c'est li-même.

G E O R G E T T E.

Et d'puis quand l'aimes-tu?



L O U I S E.

Oh! gnia déjà un bon p'tit tems; mais j' n'en avons parlé que d'puis queuques jours. (*S'approchant de Georgette, et prenant son bras, qu'elle caresse*). Dis donc, sœur?

G E O R G E T T E.

Eh ben?

L O U I S E.

Tu n'en diras mot à parsonne, n'est-ce pas? pas même à mon père?

G E O R G E T T E.

Que crains-tu? Jacques est un brave garçon; c'est dommage qu'il n'ait rien! S'il avait du moins des espérances! Mais non. Son père, à force de boire, ne lui laissera rien pour manger..... Tout justement, je l'entendons qui se dispute avec sa femme.

## S C E N E   I I.

L E S P R É C É D E N S , G R É G O I R E , N I C O L E.

G R É G O I R E *dans la coulisse.*

A L L O N S , taisez-vous, femme; c'est vous qui avez tort.

N I C O L E.

Comment! j'ai tort, vilain ivrogne!

G R É G O I R E.

A-t-on jamais vu déranger queuqn'un sur un verre d' cidre? Allons, si donc! vous me faites honte, ma femme. On a soif; on entre dans un cabaret pour se désaltérer, et madame est tout de suite sur vos talons.



Je retourne achever mon verre de cidre. Mais, je vous en prie, une fois soit dit pour tout, soyez plus honnête, ma femme. Au revoir, mon cœur, au revoir, allumette de mon âme.

N I C O L E.

Comment, scélérat, pendard ! Tu crois que je vas te laisser retourner au cabaret ? Je t'arracherois plutôt les yeux.

G R É G O I R E.

M'arracher les yeux ! Ça m'empêchera-t-il de boire ? Allons, tout doux, not' femme ! Faut-il s'fâcher comme ça contre vol' p'tit mari, qui vous aime plus que l'vin qu'il boit ? et c'est beaucoup au moins !

N I C O L E.

Et je me soucie ben de ton amour et de toi !

G R É G O I R E.

Queue femme ! j'arions plutôt raison de queuques bouteilles de vin que d'son humeur diabolique. On li dit des douceurs, et all' vous répond par des brusqueries. C'est toujours une drôle de chose, qu'une femme ! Tiens, je ne te dis plus que deux mots : écoute.

Air : *Quand je suis saoul dès le matin.*

Si je me saoul quelquefois

Faut-il pour cela contre moi

Se fâcher se courroucer, d'une telle manière ?

Morgueune, faudra-t-il pour vous plaire,

Qu'on se laisse mourir de soif ?

Ma femme, apprenez à Grégoire

Comment on peut vivre sans boire.

L O U I S E.

J'erois qu'ça vous serait ben difficile ; car, comme dit le proverbe : Qui a bu boira.

G R É G O I R E.

Qui a bu boira ? eh ben, est-ce que ça fait tort à parsonne ?

G E O R G E T T E.



G E O R G E T T E.

Non ; mais vous devriez du moins vous en abstenir dans la crise où nous sommes : car enfin , si j'étais pris par les brigands , comment seriez-vous ?

G R É G O I R E.

Les brigands ! ah ben ! qu'ils viennent , i' trouveront à qui parler.

AIR : *Avec les jeux , dans le village.*

Savez-vous ben qu' dans la milice

Grégoire a servi ses huit ans ?

Oui , tout autant : j'vous demande , après ça ?

Si l'on peut , après ce service ,

Craindre quelque chose des brigands ?

Oh ! morbleu ! je n' les redoutons guère.

Grégoire sans s'épouvanter ,

Les recevra d' la belle manière.

Ah ! ben , qu'ils viennent s'y frotter !

( bis )

Ah ! ils n'ont qu'à venir , ils n'ont qu'à venir ! allez , allez , je les attendons d' pied ferme.

N I C O L E.

AIR : *Des fraises.*

Voyez le vaillant champion !

Aurait-on pu le croire ?

Mais j' pensons avec raison

Qu'il n'est vaillant que pour boire ,

Pour boire , pour boire.

I' m' fait tant seulement pitié. D'un coup de poing , j' l'enverrions avec son nez bêcher la terre.

G R É G O I R E.

Bêcher la terre ! un ancien milicier ! Allons , femme , respectez le service. Dites-moi , p'tites fyes , l' compère Simon est-i' à la maison ?

B



GEORGETTE.

Non pas pour le présent , maître Grégoire.

GRÉGOIRE.

Tant pis, morbleu ! tant pis : je m' rappelle qu'il m'a parlé l'autre jour d'une certaine futaye de cidre toute fraîche mise en parce. J' n'aurions pas été fâché d' la goûter.

NICOLE.

Tu n'en as donc pas assez , misérable ?

GRÉGOIRE.

Assez ! assez ! ah ben oui ! tu connais ma mesnre ! gnia encor d' la place pour en mettre trois ou quatre bouteyes : par aïnsi , vois si j'avons not' compte.

LOUISE.

Faudra donc qu' vous dormiez un somme auparavant ?

( Ici l'on entend chanter la carmagnole ).

GRÉGOIRE.

La carmagnole ! que diable veut donc dire ceci ?

---

### SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, SIMON, ET DEUX VOLONTAIRES  
le sac sur le dos.

SIMON *tenant deux Volontaires sous le bras,*

VIVE la république ! vive la liberté !

GRÉGOIRE.

Vive la république , citoyens !



( II )

S I M O N.

*Air de la Carmagnole.*

Ceux qu'ici je vous amonons,  
Sont par ma foi de bons jurons,  
Qui bientôt des brigands  
Auront purgé nos champs :  
Dansons la carmagnole ;  
Vive le son, vive le son,  
Dansons la carmagnole,  
Vive le son du canon.

( bis )

Oui, mes amis, ce sont de braves volontaires qui viennent pour nous défendre, et qui vont regagner l'armée.

N I C O L E.

Ah ! que le ciel puisse vous protéger !

G R É G O I R E.

Embrassons-nous, camarades, puisque vous êtes de bons citoyens.

U N V O L O N T A I R E.

Volontiers, citoyen.

S I M O N.

Allons, mes amis, il faut vous rafraîchir : nous allons boire un coup et trinquer ensemble.

L E F R A N C, *Volontaire.*

Ce ne sera pas de refus.

G R É G O I R E.

Est-ce que ça se refuse jamais, ça ?

S I M O N.

Georgette, va nous chercher du vin ; et toi, Louise, apporte-nous une table et des verres.



( 12 )

LOUISE.

Tout-à-l'heure, mon père.

UN VOLONTAIRE.

Nous allons vous aider. (*Ils vont chercher la table et les verres*).

---

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS.

UN VOLONTAIRE.

SAVEZ-VOUS, père Simon, que vous avez là de jolies filles ?

SIMON.

Tout le monde dit qu'elles ressemblent à leur mère.

Le même VOLONTAIRE.

Ça doit vous faire plaisir ?

SIMON.

Sans doute ; mais j'aimerais encore mieux des garçons ; ils iraient s' battre pour la bonne cause.

---

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LOUISE, GEORGETTE,  
LE VOLONTAIRE mettant la table.

SIMON.

EH ! ne vous baillez pas ste peine-là.

LE VOLONTAIRE.

C'est un plaisir pour nous, père Simon.



G R É G O I R E.

Vous ne savez donc pas, vous, que les militaires sont toujours polis avec les fyes, et queuquefois plus qu'il ne faut ? J'en savions queuque nouvelle pendant que j'étions au sarvice.

L E V O L O N T A I R E.

Vous avez servi, camarade ?

G R É G O I R E.

Comment ? si j'ons servi ? j'ons fait un congé dans la milice.

S I M O N.

Vous allez nous compter ça, compère : asseyons-nous. (*Ils s'asseyent.*)

U N V O L O N T A I R E.

Allons, que je vous en verse.

L'autre V O L O N T A I R E.

Honneur à l'ancien.

S I M O N.

Bah ! laissez donc ! nous sommes de connaissance.

G R É G O I R E.

Vous badinez, camarades : ne prenez tant seulement pas garde à l'ancienneté de sarvice.

S I M O N.

Eh bien ! vous ne dites mot, la mère Nicole ?

N I C O L E.

Je vous écoutons.

G R É G O I R E.

C'est ce qui t'arrive rarement, not' femme, sur-tout avec ton petit mari : n' faut pas que ça vous étonne, compère ; ali' a tant crié après moi, qu'all' est



obligée de se taire. Ah ! not' femme est bâtie comme ça, all' se tait quand all' n'a plus rien à dire.

S I M O N.

Eh ben ! gnia pas de mal à ça. Si je chantions un petit couplet pour assaisonner le vin que je buvons, ça ne serait pas si mal vu.

U N V O L O N T A I R E.

Au contraire , nous avons besoin de ça , pour nous égayar dans ce moment-ci.

G R É G O I R E.

C'est ben vrai , ça : la chanson et la bouteye sont ben nécessaires à présent ! Allons , c'est à vous les honneurs , compère ; vous êtes le chansonnier du village , et de plus le premier chantre au lutrin de la paroisse.

S I M O N.

Morguenne , puisque vous le voulez , je ne ferons pas de façon. Ha-ça , qu'est-ce que vous voulez que je vous chante ?

U N V O L O N T A I R E.

A votre choix , père Simon.

S I M O N.

Tenez , en voici eune sur le vin.

G R É G O I R E.

Sur le vin ! ça doit être joli ; chantez-nous ça ; chantez-nous ça , compère.

S I M O N.

Ecoutez.

Air : *Regards vifs et joli maintien, etc.*

Vous en conviendrez , mes amis,  
L'i eut toujours du plaisir à boire ;  
Et des chagrins et des soucis,  
Le vin fait perdre la mémoire.



( 15 )

De la vieillesse il réjouit  
Le cœur glacé par le grand âge ;  
Il fait pétiller notre esprit :  
C' n'est pas encore tout ce qu'il produit :  
Le vin donne aussi ( bis ) du courage. ( bis. )

U N V O L O N T A I R E.

Bravo ! père Simon , bravo !

Un autre V O L O N T A I R E.

C'est , morbleu , chanter comme un ange

S I M O N.

Vous avez ben de la bonté.

G R É G O I R E.

Mais non , compère , c'est la vérité toute pure :  
ça n'est pas étonnant , quand on sait le plein-chant :  
pour moi , ce qui m'en plaît davantage , c'est que vot'  
couplet ne se trompe pas ; et je vas vous le prouver  
en deux mots.

*Même air.*

Ce que dit là père Simon,  
Est, ma foi , chose véritable.  
Parsonn' plus que moi , sans façon ,  
D'en juger n'est ici capable.  
Aussi l'vin me fut toujours cher :  
C'est l'enfant gâté de Grégoire.  
Notre femme aura beau pester ,  
J' dis et suis prêt à le prouver ,  
Non , mais j' dis.  
Que pour être heureux ( bis ) il faut boire. ( bis )

N I C O L E.

C'est pour cela sans doute , que tu ne bouges pas du  
cabaret du matin au soir.



GRÉGOIRE.

Fi donc, fi donc ! je n'y entrons qu'une seule fois le jour, et encore c'est par hasard.

Gnia pas de mal à ça, Colinette,  
Gnia pas de mal à ça.

UN VOLONTAIRE.

Ha-ça, père Simon, nous sommes fâchés de vous quitter sitôt ; mais, comme vous savez, notre devoir nous appelle ailleurs.

SIMON.

C'est juste, mes amis, c'est juste.

Un autre VOLONTAIRE.

Vous allez avoir la complaisance de nous mettre dans notre route, car nous ne connaissons pas le terrain.

SIMON.

J' sommes tout prêt à vous suivre.

GRÉGOIRE.

Oui, camarades, j'allons vous faire la conduite.

NICOLE.

Voyez donc le biau conducteur ! il ne se tient tant seulement pas debout. Allons, viens-t-en à la maison, tu feras ben mieux.

SIMON.

Vot' femme a raison, compère ; allez vous reposer.

GRÉGOIRE.

Vous le voulez, gnia plus rien à dire. Allons, femme, faut toujours faire vot' volonté : excusez, camarades, sans adieu. (Il sort avec sa femme).

SCÈNE



SCENE VI.  
LES PRÉCÉDENS.

S I M O N.

Mes amis, avant de partir, prenez une bouteille avec vous, ça ne sera pas inutile.

U N V O L O N T A I R E.

Ma foi, vous foffrez de si bon cœur, qu'on ne peut pas la refuser.

*( Il la prend et la met dans sa poche. )*

S I M O N.

Allons, partons.

L E S V O L O N T A I R E S.

Sans adieu, petites citoyennes.

G E O R G E T T E.

Au plaisir de vous revoir.

L O U I S E.

Bon voyage.

G E O R G E T T E.

Vous s'irez de retour de bonne heure, n'est-ce pas, mon père?

S I M O N.

Oh! oui, mes enfans, il ne fait pas bon rester la nuit par les chemins.

L O U I S E.

Vous n'embrassez pas vot' Louis, avant de partir?

G E O R G E T T E.

Vous oubliez vot' Georgette?



( 18 )

S I M O N.

Moi, vous oublier ! non, mes chers enfans. ( *Il les embrasse.* ) A bientôt, mes enfans.

( *Il sort avec les Volontaires.* )

---

SCENE VII.

GEORGETTE, LOUISE.

GEORGETTE.

RENTRONS, ça, ma sœur.

LOUISE.

Allons, rentrons. ( *Elle prend la bouteille et les verres.* )

GEORGETTE en partant.

Faut nous mettre à faire de la soupe : mon père s'ra ben aise d'en trouver quand i' reviendra ce soir.

---

SCENE VIII.

LOUISE sortant avec une cruche à la main.

EN allant à la fontaine, si je pouvions rencontrer le pauvre Jacques, je jaserions un petit brin ensemble. Je ne l'avons pas vu du jour. P' n'ose m'aborder devant mon père et ma sœur : ah ! s'i' savait combien je l'aimons ! car je ne li avons pas dit tout-à-fait.

AIR du vaudeville de la belle Fermière.

Où, c'est toi qui dans mon cœur  
Soudain fit naître la tendresse.



A t'aimer gnia d'la douceur.

Louise aussi t'aim'ra sans cesse.

Ah ! si mon père voulait,

Bentôt Jacques heureux serait,

Et tous deux d'un bonheur parfait

J'aurions l'espérance :

Mais j' Craignons ben sa résistance. ( bis )

Oh ! sûrement , j'ons ben peur qu'il ne se fâche ,  
quand i' saura que j' nous aimous. Mais aussi not'  
sœur ne li a pas demandé avis quand all' a commencé  
d'aimer son Julien. Ah ! c'est qu'il est riche , li ! C'est  
pourtant ben guignonant , qu'il faille être fortunés  
tous les deux pour se marier ensemble ! que j'en  
voulons à ceux qui ont inventé ste coutume ! Car  
enfin , ceux qui n'ont pas d' bien , n'ont-i' pas un  
cœur comme ceux qui en ont ? Ah ! c'est ben en-  
rageant. Avec nos réflexions , j'oublions d'aller à la  
fontaine. ( *En sortant elle chante.* )

AIR de Malbrouk.

Allons à la fontaine ,

Que mon cœur ( bis ) a de peine ;

Allons à la fontaine ,

Chercher de l'eau ben claire.

## SCÈNE IX.

JACQUES accourant avec un bouton de rose à la main.

**L**OUISE , Louise ? J' croyons l'avoir entendue.  
All' est peut-être rentrée. Ou ben j' nous sommes  
trompé. J' venions li apporter ste rose à la dérobee ;  
mais j'ons manqué not' coup. Fant avouer que j'ons  
ben du guignon.

AIR : *De ta main tu cueilles ce fruit.*

Ce fut pour elle que ma main

Cueillit cette fraîche rose ;



All' devait qu'ner son sein ,  
 Où toujours mon œil repose. (bis.)  
 Mais c'est inutilement ;  
 J'accours, all' m'échape à l'instant. } (bis.)

De me désoler, je crois ,  
 Ça n'en vaut pas la peine ;  
 Plus heureux une autre fois,  
 Il faudra que je revienne ; (bis.)  
 Mais je m'y prendrai si bien ,  
 Qu' morguene j' l'attrape à la fin. } (bis.)

Oh oui ! je ne serons pas toujours aussi ensorcelé :  
 tout ce qui me fâche, c'est de ne pouvoir li bailler  
 ste rose.

# SCENE X.

JACQUES, JULIEN.

JULIEN.

Oh ! te v'là, Jacques ! Que diable fais-tu donc ici,  
 tout seul ?

JACQUES.

Eh ! qu'est-ce que tu viens y faire toi-même ?

JULIEN.

Nous ! j'y venons pour bonne raison ; j'ons un motif enfin.

JACQUES.

Et qui est-ce qui t'a dit que je n'en avions pas aussi, nous ?

JULIEN *à part.*

Est-ce qu'il serait par hasard not' rival ? (*Haut.*) Ta  
 es là un bouton de rose qui par ma fine est genti :



tu le destines sans doute à quelque jeune fye du village?

J A C Q U E S.

Cela se pourrait ben : mais queu diantre de curiosité!

J U L I E N.

Tu m'as l'air ben mystérieux. Tiens, écoute-moi ;  
c'est pour ton bien que j' vas te parler.

Air : *Chacun avec moi l'avouera, etc.*

Pourquoi du mystère avec moi ?

Je devine à qui tu veux plaire ;

Mais il est malheureux pour toi

Que le sort te soit si contraire :

( bis )

En vain tu cherches l'embarras.

( bis )

( *Montrant la maison de Georgette.* )

Ce n'est point ici ton affaire.

Oh ! c'est comme j'te l'dis.

Ailleurs tu peux porter tes pas :

Crois-en celui ,

( bis )

Crois-en celui qu'elle préfère.

( bis )

Cela te surprend , n'est-ce pas ? Rien n'est pour-  
tant plus vrai ; tu peux en être sûr.

*Même air.*

Tes soins , tes efforts seraient vains ,

Je suis certain de sa constance :

Je le dis et te le soutiens ;

J'aurai toujours la préférence.

( bis. )

En vain tu cherches l'embarras ;

( bis. )

Ce n'est point ici ton affaire.

Ailleurs tu peux porter tes pas ;

Crois-en celui ,

( bis. )

Crois-en celui qu'elle préfère.

( bis. )

J A C Q U E S.

Ha ça ! voudrais-tu ben expliquer ce que tu viens



de nous chanter là ? Car le diable m'emporte si j'en comprends un mot.

JULIEN.

Ah ! tu veux faire l'ignorant ! (*Georgette paraît.*)  
Mais tout justement la voici ; all' va t'apprendre ce qu'il en est.

---

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, GEORGETTE.

JULIEN.

TU viens fort à propos , ma Georgette. Tu vas nous mettre d'accord.

GEORGETTE.

Est-ce que vous vous disputez ?

JULIEN.

Nous disputer ! eh ben oui ! ben loin de ça , j'voulons l'i rendre sarvice , en l'i baillant de bons conseils.

JACQUES.

Queux conseils , s'il vous plaît ?

GEORGETTE.

Sans doute , mon cher Jacques , Julien ne veut que vot' bien.

JACQUES.

Cela se peut , je ne concevons goutte à ce qu'il vient de nous dire.

JULIEN.

C'est pourtant ben clair. Mais puisqu'il le fant ,



f'allons te mettre les points sur les i. Tiens , Georgette , tu vois ste rose ? eh ben , j' nous sommes imaginé que c'était pour toi , et tu sais que quand on bailla des fleurs à une parsonne , c'est que ste parsonne ne vous est pas indifférente. J'ons donc cru qu'il charchait à te plaire , et comme j' sommes certain que ma Georgette n'en aimera jamais un autre que moi , je li ons conseillé de chercher fortune ailleurs.

J A C Q U E S *riant aux éclats.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! le sorcier n'a pas mal d'viné.

J U L I E N .

Eh ! de quoi diable rit-il donc ?

G E O R G E T T E .

De ta méprise , mon cher Julien.

J U L I E N .

Comment ?

G E O R G E T T E .

Oui , tu te trompais , quand tu pensais que ste rose m'était destinée. J' connaissons la parsonne à qui l'on compte la bailler.

J U L I E N .

Eh ben , dis-nous son nom.

G E O R G E T T E .

Gnia pas de mal à ça , Jacques , n'est-ce pas ?

J A C Q U E S .

Pardine , puisque vous le savez , ça se saura toujours une fois ou l'autre. (*Riant*) Et d'ailleurs , il pourrait encore me bailler des conseils.

G E O R G E T T E .

Eh ben , mon cher Julien , c'est à ma sœur Louise à qui il en veut.



J U L I E N.

Ah ! c'est à Louise ! mais je ne nous trompons pas de beaucoup. N'est-elle pas de la famille ? Pourquoi ne pas aussi me le dire sur-le-champ ?

J A C Q U E S.

J'voulions te laisser le plaisir de d'viner. Mais m'est avis que tu n'es pas grand sorcier. (*Ici le tambour bat la générale.*) Tiens, le tambour qui bat ! Que veut dire ceci ?

J U L I E N.

Gnia peut-être quelque chose de nouveau. Faut aller voir ça. (*Ils vont pour sortir.*)

## S C E N E X I I.

L E S P R É C É D E N S , L O U I S E éplorée.

L O U I S E.

AH ! ma sœur ! ah ! Julien ! quel malheur ! Ils l'ont pris , ils l'ont pris.

G E O R G E T T E.

Qui ? que veux-tu dire ?

L O U I S E.

Mon père ! mon pauv' père !

J U L I E N . G E O R G E T T E . J A C Q U E S .

Son père ?      Mon père ?      Son père ?

L O U I S E.

Les Brigands l'ont surpris avec ces deux volontaires, et l'ont emmené au bourg de S. Laurent de la Salle, où l' pillont et saccagont tout le monde.

G E O R G E T T E.



G E O R G E T T E.

Est-il possible ? que j'sommes malheureuse !

L O U I S E.

Hélas ! c'est qu'il est trop vrai ; je venons de l'apprendre par un de ces volontaires, qui a eu le bonheur de se sauver.

J U L I E N.

N'vous désespérez ; guia encore du remède. Jacques, cours vite avertir nos camarades, qui s'tiennent prêts à partir. Mais les voici qu'arrivent. (*Ils entrent sur la scène au pas de charge.*)

## S C E N E   X I I I.

LES PRÉCÉDENS, PAYSANS avec un  
drapeau tricolore.

J U L I E N.

**A**LLONS, mes amis, du courage ! j'sommes menacés par les brigands, ne les attendons pas ; marchons à leur rencontre, montrons-nous Français, et j'sommes sûrs de la victoire ; d'ailleurs, ce sont des esclaves, et nous sommes libres, et j'voulons rester libres : mes amis, faisons tous le serment de périr plutôt que de reculer devant eux. (*Tous s'écrient :*)

Nous le jurons. Vive la liberté ! vive la république !

J U L I E N.

Calme-toi, ma Georgette.

J A C Q U E S.

Console-toi, ma Louise.

J U L I E N.

J'allons délivrer ton père, ou mourir à not' poste,



G E O R G E T T E .

Ah ! mon cher Julien , puisses-tu réussir !

AIR du vaudeville des *Visitandines*.

Loin de ta malheureuse amie,  
Tu vas affronter les dangers.  
Je crains, je tremble pour ta vie,  
Que menacent des meurtriers.  
Puisse le ciel qu' pour toi j'implore ,  
Faire triompher ta valeur,  
Et mettre à l'abri du malheur  
Un père, un amant que j'adore.

( bis )

( bis )

*Le chœur répète :*

Et mettre à l'abri du malheur,  
Un père, un amant qu'elle adore.

J U L I E N .

AIR de la *Marseillaise*.

Calme ta crainte, ô mon amie !  
Le ciel saura nous partager :  
C'est pour défendre la patrie  
Que chacun de nous va marcher.  
Nous montrerons notre courage  
Contre ces barbares brigands  
Qui désolent nos tristes champs  
Par l'incendie et le pillage.  
Aux armes, compagnons ; formons nos bataillons ;  
Marchons, etc.

( bis )

( *Le chœur répète :* )

Aux armes, compagnons ; et puis tous défilent  
sur la scène au pas de charge , et au son de la  
musique qui joue l'air ça ira.

*Fin du premier Acte.*



## A C T E I I.

*Il fait nuit.*

*Le Théâtre représente un village occupé par des Brigands : ils sont tous endormis , à l'exception des sentinelles. On voit plusieurs maisons incendiées , parmi lesquelles une est encore éclairée par la flamme ; le drapeau blanc est arboré , plusieurs prisonniers enchaînés.*

## SCENE PREMIERE.

LE FRANC, *Volontaire , enchaîné près d'un arbre.*

Ils reposent , les barbares ! le crime n'écarte point de leur paupière le sommeil bienfaisant.... Le remords sommeille donc ainsi que la vertu ! que dis-je ? le remords ! ils n'en ont point , les cruels ! peut-il faire entendre sa voix à ceux qui outragent la nature ? O fanatisme ! à quelles férociétés tu portes les hommes !..... Malgré leur barbarie , il en est encore que l'on doit plaindre. Privés de l'éducation , qui seule peut éclairer l'homme , ils croient facilement aux perfides suggestions de ces monstres , qui , dans tous les tems , désolent la société par leur fourbe religieuse. Ce fut par eux que l'homme fut asservi. Eux seuls firent naître le despotisme : aujourd'hui , ils s'agitent en tous sens pour reforger ses chaînes , que la raison a pulvérisées ; mais leurs efforts seront vains ; le flambeau de la vérité a lui , et ses rayons dissiperont les ténèbres dont ils veulent encore envelopper l'univers. Quelqu'un approche , écoutons.



SCÈNE II.

LE FRANÇ, UN CHEF DES BRIGANDS;  
Le Père CUENFIN.

LE CHEF DES BRIGANDS.

ÉCOUTE, jeune téméraire.

LE FRANÇ.

Que veux-tu de moi ?

LE CHEF DES BRIGANDS.

Tu sais que tes jours ne sont plus à toi, et qu'il ne tient qu'à nous d'en trancher le fil.

LE FRANÇ.

Et pourquoi tant tarder ? qu'attendez-vous ? je suis tout préparé.

LE CHEF DES BRIGANDS.

Non, je veux te sauver ; tu peux échapper au supplice.

LE FRANÇ.

Comment ?

LE CHEF DES BRIGANDS.

En t'armant pour combattre avec nous ; embrasse notre parti.

LE FRANÇ.

Moi ! j'embrasserais le parti du crime et de l'inhumanité ! Ah ! n'espère jamais une aussi lâche faiblesse de celui qui a juré d'être libre. Non, jamais je ne me rendrai le complice de vos atrocités. Je sais mourir, et ne sais point trahir mes sermens.



LE CHEF DES BRIGANDS.

Je pardonne à ton aveuglement, et veux le faire cesser.

LE FRANÇ.

Le faire cesser ! mes principes sont invariables. Si j'étais dans l'erreur, pensez-vous la dissiper par l'horreur des supplices ? La lueur sinistre de cette maison incendiée, est-ce là le flambeau qui doit dessiller mes yeux ? Sachez que ce n'est point par la terreur que l'on fait des partisans ; elle n'a de pouvoir que sur les esclaves.

LE CHEF DES BRIGANDS.

Ce langage est celui d'un jeune audacieux ; je veux bien l'excuser. Il ne sera pas toujours dans ta bouche. Tu changeras de sentimens. (*S'adressant au père Cuenfin.*) C'est à votre zèle de ramener à la raison l'esprit de ce jeune homme égaré.

Le Père CUENFIN.

Je vais faire tous mes efforts : puissent-ils réussir ! Je vous invoque, S. Cuenfin, mon digne patron, vous dont la sainteté est sans exemple.

LE CHEF DES BRIGANDS.

Voltaire ne rapporte-t-il pas qu'il fut canonisé pour avoir mangé de la bouillie avec une fourchette ?

Le Père CUENFIN.

Chut ! de la discrétion ! Si l'on scrutait ainsi l'origine de tous les saints du calendrier, on en trouverait bien peu de véritables, et il nous en faut à quelque prix que ce soit. (*Au Volontaire.*) Jeune homme, écoutez un frère, un ami qui veut diriger votre âme vers la patrie céleste, en vous faisant embrasser le parti de la religion outragée.

LE FRANÇ.

Je t'arrête à ce mot. Quoi ! tu prétends venger la religion en outrageant la nature ? L'humanité est le



premier devoir qu'elle impose. Est-ce donc par le crime que s'apaise la divinité courroucée ?

Le Père C U E N F I N.

A ce langage , l'on voit bien qu'il a lu Voltaire , Rousseau , Raynal , tous ces hommes nés pour le malheur du genre humain.

LE CHEF DES BRIGANDS à Cuenfin.

Dites pour le nôtre , père Cuenfin.

LE F R A N C.

Oui , je les ai lus , et je rends un culte religieux à leurs ouvrages immortels.

Le Père C U E N F I N.

Ah ! l'impie !

LE F R A N C.

Ils nous ont préparé la conquête de notre liberté et le tolérantisme.

Le Père C U E N F I N.

Le tolérantisme ! ah ! l'athée ! et l'enfer ne s'ouvre pas sous ses pas !

LE F R A N C.

Il devrait se fermer sous les tiens.

LE CHEF LES BRIGANDS.

Il suffit. Reviens de ton égarement ; suis mes conseils , si tu veux échapper au supplice. Tu vois ce signe de ralliement , cette bannière sacrée ? adopte-la , ou crains de succomber. Tes yeux ont été témoins de la fin tragique de quelques-uns des tiens ? Crains de mériter leur sort.

LE F R A N C.

Hélas ! il m'a déchiré l'ame , mais il ne m'a point effrayé !

LE CHEF DES BRIGANDS.

Je te quitte , et te laisse réfléchir au parti que tu dois prendre. Il te reste encore jusqu'à demain à te déterminer. (*Il sort.*)



## SCÈNE III.

LE FRANC *seul.*

JUSQU'A demain les cruels me laissent le choix de la mort ou de l'esclavage ! Ah ! mon choix est tout fait. Je tomberai sous leurs coups , plutôt que de m'associer à leurs forfaits..... O patrie ! ô liberté ! je sens plus que jamais combien vous m'êtes chères ! de votre feu divin mon ame est transportée ! Ce n'est qu'en l'anéantissant qu'on pourra l'étouffer. Mais, hélas ! à des transports si doux succèdent des souvenirs trop poignans. La nature chez moi fait naître un secret frémissement. Ma mère ! Dieu ! à ce nom , je sens couler mes larmes. Eh ! pourrait-on me les reprocher ? O ma mère ! quelle sera ta douleur, en apprenant le sort funeste d'un fils que tu chérissais ! Tu n'y survivras pas. Ciel ! je succombe sous le poids de cette accablante idée. Mon courage m'abandonne. (*Il s'appuie contre l'arbre, et garde un instant le silence. Revenant à lui*). Les gardes sont endormis. Leur sommeil favoriserait ma fuite... Si je pouvais... (*Il secoue ses chaînes*). O rage ! je ne saurais briser mes fers... Mais j'entends quelqu'un : écoutons.

## SCÈNE IV.

LE FRANC, JULIEN.

JULIEN *à demi-voix entendu de Le Franc.*

J'VENONS à la découverte... Que de pitié, d'avoir ce pauvre bourg comme ils l'ont saccagé ! On dirait que tout ce qui gît d'Antrichiens et de Prussiens y ont passé.



Ce sont pourtant des Français tout comme nous ! Il faut que j' soyons obligés d' nous battre avec eux pour les ramener à la raison ! Heureusement, i' dormont tous. Je n' pouvions mieux choisir not' teins ; courons vite avertir nos camarades. Ciel, seconde not' vaillance. Pauve Simon, j'allons périr, ou te délivrer. (*Il sort*).

## SCÈNE V.

LE FRANC *seul*.

**D**IEU ! qu'ai-je entendu ! quel rayon d'espoir vient d' luire pour moi ! Je pourrais... Quoi ! j'échapperais à ces barbares brigands !... J'entends du bruit. J'aperçois à travers l'obscurité une troupe d'hommes armés.... Non, je ne me trompe point, ce sont des libérateurs. (*Ici les paysans paraissent*).

## SCÈNE VI.

JULIEN, JACQUES, LE FRANC,  
PAYSANS.

JULIEN.

**M**ES amis, tombons dessus sans pitié ; ne les épargnons point.

UN BRIGAND.

Aux armes ! aux armes ! (*Tous se lèvent et se mettent en état de défense.*)

LE FRANC.

Camarades ! venez rompre mes liens ; que je partage avec vous la gloire de combattre ces scélérats. (*Jacques le*



*Je délie et j'arme d'un sabre. Ici se passe une action entre les Brigands et les Paysans : ces derniers demeurent vainqueurs et maîtres du champ de bataille. Une partie des Paysans les poursuit, en fait prisonniers et les amène. Jacques reparait, tenant Simon par-dessous le bras. Julien arrache le drapeau blanc, et vient retrouver Simon, en criant : Vive la République ! vive la liberté !*

S I M O N.

Ah ! mes chers amis, c'est à vous que j' dois la vie. Je n'attendais plus que l' moment d' tomber sous les coups de ces barbares.

J U L I E N.

J' sommes trop heureux d'avoir sauvé le père de Georgette.

*Air du vaudeville de la Soirée orageuse.*

D s que j'ons appris vot' malheur,  
Aussi-tôt j'ons pris tous les armes.  
Remplis de la plus vive ardeur,  
Vers vous j'ons volé sans alarmes.  
Le ciel nous a fait triompher :  
C'était là toute notre envie.  
On n'a plus rien à désirer,  
Quand on sert amour et patrie.

( bis )

S I M O N.

Ah ! braves amis, que j' vous devons de reconnaissance !

## SCENE VII.

LE FRANC, PAYSANS, PRISONNIERS BRIGANDS,

LES PRÉCÉDENS.

U N P A Y S A N.

J'AMENONS avec nous bonne compagnie. Sans ce volontaire, je n'eussions pas pris ste peine : mais j' n'a pas voulu qu' j'en fassions justice nous-mêmes.

E



L E F R A N C.

Leur supplice n'est que différé ; car la mort doit être le partage de ceux qui portent les armes contre leur patrie. Ce sont des monstres que l'humanité même défend d'épargner. Ainsi la vengeance publique les attend ; mais il nous sera peut-être avantageux qu'on les interroge pour connaître leurs chefs et les projets de leurs complices. (*Le jour paraît*).

S I M O N.

Brave jeune homme, vous avez raison. (*Ici l'on entend marcher*). Que veut dire ce bruit ? Reviendront-ils à la charge ?

L E F R A N C.

Qu'ils approchent ! nous sommes encore tout prêts à les combattre.

J U L I E N *allant au fond du théâtre.*

Soyez tranquilles ; ce sont tous les gens d'not' canton.

## S C E N E V I I I.

LES PRÉCÉDENS, GRÉGOIRE, LOUISE, GEORGETTE, PAYSANS.

G E O R G E T T E , L O U I S E .

AH ! mon père, quel bonheur de vous revoir !

S I M O N .

Mes chers enfans, je puis encore vous presser contre mon sein.

L E F R A N C .

Comme ils sont intéressans ! O ma mère ! quel plaisir !



sir, quand la patrie me permettra de revoler dans tes bras!

GRÉGOIRE *armé d'une longue épée antique  
et rouillée, un peu dans le train.*

Ha-ça, où sont-ils donc, ces coquins d'brigands, que je m'batte avec eux? que je les extermine avec mon grand sabre. Ah! ils vont voir comment s'expédie un milicien! Non, mais c'est que je sais ce que c'est qu'un combat!

SIMON.

Eh ben, vous êtes venu trop tard. Le nôtre est terminé, et vous voyez les signes de notre victoire.

GRÉGOIRE.

Ah! morbleu, vous vous êtes battus, et je n'y étais pas! J'enrage. Il faut, pour m'en venger, que je coupe avec mon sabre la barbe de ce gueux de capucin.

SIMON *l'arrêtant.*

Allons, ne vous fâchez pas, compère, votre tour reviendra.

GRÉGOIRE.

Non, mais c'est que du moins je n' serions pas v'ni pour des prunes! Et toi, femme, pourquoi diable m'avoir laissé dormir, tandis que nos frères se battaient?

NICOLE.

Ah! pardine, tu étais ben en état d'les aider! V'là ce que c'est qu' d'être ivrogne!

GRÉGOIRE.

Tu as raison: c'est moi qui ai tort. Allons. je ne boirai plus que lorsque nos ennemis seront disparus.

NICOLE.

Serment d'ivrogne.

GRÉGOIRE.

Oh! je le tiendrai: je sais qu' ça nous sera ben d'ité-



fielle, mais la patrie l'exige, et j' ferons tous nos efforts pour la satisfaire. Dites donc, père Simon, le renfort que j'étais venus vous bailler est donc inutile ?

S I M O N.

Oui, grace à leur valeur et à leur courage.

*Le chœur répète les deux derniers vers.*

*AIR du vaudeville de la belle Fermière.*

C'est à vous, mes chers amis,  
Que j' devons notre délivrance.  
D' ce bienfait quel sera le prix ?  
Quelle peut être la récompense ?  
On n'en saurait point trouver.

( *à Julien.* )

Toi seul j' peux récompenser,  
En te donnant, sans plus tarder,  
Georgette en mariage :  
J' n'en pouvons faire davantage.

( *bis* )

J U L I E N.

Ah ! c'est beaucoup pour Julien, père Simon.

*L O U I S E à part.*

S'il pouvait en dire autant pour Jacques, comme j' s. rions contente !

J U L I E N.

*AIR : Jeunes Amans, cueillez des fleurs.*

Ce fut toujours mon seul desir.  
Non, jamais je n'eûmes d'autre envie.  
Oui, j' le pensons avec plaisir ;  
Elle l'a le charme de ma vie.  
Ah ! désormais du vrai bonheur  
J'allons goûter la douce ivresse.  
Mais Jacques encor, par sa valeur,  
A des droits à votre tendresse.

S I M O N.

Comment ! que veux-tu dire ? Je n'entendons pas.



LOUISE *à part.*

M'est avis que c'est pourtant ben facile à comprendre.

GEORGETTE.

T'nez, mon père, j'allons vous expliquer ça plus au net. Jacques aime ma sœur Louise, et Louise ne le hait pas.

SIMON.

Ah! je comprenons à présent. Jacques, tu veux donc devenir mon gendre?

JACQUES.

Ah! je le desirons de tout not' cœur.

GRÉGOIRE.

Comment! coquin, tu étais amoureux, et tu ne me disais pas!

SIMON.

Mon ami, je n'avons rien à te refuser, et si ton père y consent, la main de Louise est à toi.

GRÉGOIRE.

De tout mon cœur, compère.

JACQUES.

Queu bonheur, ma Louise!

LOUISE.

Je n' nous serions jamais attendu à tant de chance aujourd'hui.

SIMON.

Mes amis, j' vous ont mariés tous les deux, mais ça ne vous exempte pas de voler à la défense de la patrie, quand all' exigera vos sarvices.

JACQUES.

J' sommes toujours tout prêts à marcher, quand all' nous appellera.



AIR : *L'amour dans le cœur d'un Français.*

Par mon courage et ma valeur  
J'obtiens une épouse chérie.  
Mais dans le sein de mon bonheur,  
J'n'oublions jamais la Patrie:  
Faut qu'au premier son du tambour,  
On sacrifie  
A sa patrie  
Son bien, sa vie et son amour.

( *Le chœur répète les quatre derniers vers.* )

J U L I E N.

Oui, la patrie doit l'emporter sur tout, et l'on doit tout lui sacrifier. T'nez, écoutez-moi.

AIR : *Vous qui d'amoureuse aventure, etc.*

Pour le salut de sa patrie,  
Tout bon citoyen doit s'armer;  
Quitter une épouse chérie.  
Oh! non rien ne doit l'arrêter.  
Amour, hymen, doux charmes de la tendresse,  
Ah! pour son cœur vous n'avez plus de prix:  
Au champ de gloire avec ivresse  
Il doit voler pour son pays.

( *Le chœur répète les deux derniers vers.* )

L E F R A N C.

Mes amis, vous avez raison : que tous les Français soient animés des mêmes sentimens, et nous pourrons dire :

AIR de la Marseillaise.

C'est en vain que la tyrannie  
Voudrait envahir nos foyers.  
A la voix de notre patrie,  
Nous braverons tous les dangers:  
Sur son autel, de la défendre,  
Français, faisons tous serment,  
Que chacun s'écrie à l'instant :

( bis )



La mort plutôt que de se rendre.  
 Aux armes, citoyens ; formons nos bataillons ;  
 Marchons, marchons,  
 Qu'un sang impur abreuve nos sillons.  
 ( *Le chœur.* )

L O U I S E au Public.

AIR du vaudeville des *Visitandines* :

Avec un époux que j'adore,  
 Je vais passer des jours heureux ;  
 Mais ce n'est pas là tout encore ;  
 Il nous reste à former des vœux : ( *bis* )  
 C'est d'obtenir votre suffrage.  
 Ah ! voilà quel est notre espoir !  
 J'aurons du plaisir à vous voir  
 Applaudir à not' mariage. ( *bis* )  
 ( *Le chœur.* )

G E O R G E T T E au Public.

Même air.

L'auteur de ce léger ouvrage  
 Sur le succès n'a point compté.  
 Ah ! s'il obtient votre suffrage,  
 Il le doit à la liberté. ( *bis* )  
 Mais aussi s'il n'a pu vous plaire,  
 Envers lui soyez généreux.  
 L'âge le rendra plus heureux  
 Dans sa dangereuse carrière. ( *bis* )  
 ( *Le chœur.* )

F I N.



## COMÉDIES NOUVELLES

*Qui se trouvent chez le même Libraire.*

- Le Château du Diable, comédie héroïque en 4 actes  
et en prose, du citoyen Loaisel Tréogathe. 1 l. 5 s.
- La Bisarrerie de la Fortune, comédie en 5 actes  
et en prose, par le même. . . . . 1 10
- Le Cousin de tout le Monde, comédie en 1 acte  
et en prose, du citoyen Picard. . . . . 1 5
- L'Apothéose de Beaurepaire, comédie en 1 acte  
et en vers, du citoyen Lesur. . . . . » 15

---

De l'Imprimerie de CORDIER, rue de Sorbonne,  
dite rue neuve Beaurepaire, N<sup>o</sup>. 382.



